

L'Acadie Nouvelle
L'Accent Acadien, samedi 18 mars 2006, p. Accent6
Tintamarre

Pan: irrévérencieux et bigarré

Clint Bruce

À David Décarie, professeur de littérature à l'Université de Moncton et auteur du roman Pan, revient le mérite tout particulier d'avoir forgé le terme "slipoïnomane".

L'imagination peut déduire ce que Google et le Grand Dictionnaire terminologique ne sauraient nous dire: un "slipoïnomane", c'est un individu obsédé par le plaisir érotique que lui procure l'acte de renifler des petites culottes. Ce fétichisme sexuel constitue l'un des moteurs d'un roman qui fait rire de désirs malsains et de malchance pathétique.

Le protagoniste de Pan travaille dans une buanderie de Montréal. Tout commence à dégringoler lorsque les propriétaires (anglophones et anti-péquistes) du commerce, Larry et Laureen, en confient la gestion à leur unique employé en partant ouvrir une deuxième succursale à Toronto. Erreur suprême: le gérant de Larry Launderette (le "s" de "Larry's" ayant disparu en vertu de la Loi 101) ne tarde pas à exploiter la monomanie de certains clients en leur proposant lui-même la location de sous-vêtements sales. Comme de raison, il deviendra à son tour victime des milieux dépravés dans lesquels il trempe.

Diplômé de lettres, collectionneur de papillons rares et ancien pilier du bar de danseuses, La Source du sexe, jusqu'à un incident malencontreux, cet anti-héros à peine nommé (Robin?) vit dans la dèche depuis ce qu'il appelle ses "années de B.S.". Incapable de rembourser sa dette étudiante, il a vendu jusqu'à sa bibliothèque personnelle avant de faire faillite. Ensuite, l'huissier a saisi ses papillons et, comble de malheur, le téléphone a été coupé. C'est emblématique: "Ça donne un coup, quand même, de plus avoir de tonalité, de constater sa mort sociale".

Deux occasions de "s'en sortir" se présentent, à la fois sur les plans financier et affectif. Il va sans dire qu'il les ratera magistralement.

D'abord, il y a le gain et l'activité économique, licite et illicite. Le couple "Larry Laureen" représente le commerce légitime. À la surface, du moins. Après tout, on sait tout de suite que Larry est un fameux bricoleur; il essaie de refaire son toit en faisant fondre du goudron dans son barbecue! Pire encore, on apprend très tôt que lui-même a déjà été "renifleur de bobettes".

Le fleuriste Artabas représente le commerce illégal. C'est Artabas que le narrateur surprend en train de piquer des slips et c'est grâce à lui qu'il entre en contact avec le milieu "slipoïnomane". Il ne faudra pas non plus négliger la signification de son nom, tout allégorique ("art à bas"): Artabas, c'est un sale type, prêt à se retourner contre le narrateur au moindre danger. Mais Artabas est indispensable au protagoniste, puisque ce dernier a besoin de lui pour s'enrichir.

La vie affective a aussi une face positive et une face négative. C'est la jeune étudiante Vanessa qui incarne aux yeux du narrateur, frustré sexuel obèse, la possibilité d'une vie normale. Elle l'invite à une exposition de "Mangeart", ce qui donne lieu à une critique hilarante de l'art avant-gardiste ("Tu commences par des dessins, tu finis par crucifier un lapin!"). Malheureusement, leur deuxième rendez-vous, un pique-nique en forêt, confirme l'inadaptation sociale du narrateur; il fait des avances et gâche ainsi leur amitié.

Le personnage féminin le plus important de Pan est aussi le personnage le plus intéressant. Paranoïa, punkette émaciée par une vicieuse toxicomanie, personnifie vraisemblablement la paranoïa très réelle du protagoniste. D'abord une amie, elle devient son pire ennemi. Paranoïa squatte la buanderie, fait rentrer des motards menaçants dans le tableau et en général rend encore plus infernale la vie du trafiquant de petites culottes.

C'est aussi un personnage complexe. Elle est là où on ne l'attend pas. Paranoïa est aussi capable d'écrire des "poèmes-drogue" d'une qualité indéniable que de poser des souricières, ou "trappes à gros gras", partout dans la buanderie pour se venger sur le narrateur.

Tous ces éléments ne sont que la pointe de l'iceberg. L'écrivain est spécialiste de Céline. Sans vouloir lui faire de Pan le coup bas de suggérer que son écriture "rappelle" celle du romancier français, disons tout simplement qu'il a retenu de Céline ce qu'il faut en retenir.

Décarie nous livre un travail savoureux sur la langue orale. À un niveau plus profond, il opère une collision de différents discours sociaux et idéologiques. Il s'agit de tourner en dérision cette logique impitoyable que le Prix Nobel Octavio Paz a imputée à la société mexicaine, celle du "baiser ou être baisé", un extrême "chacun pour soi".

Voilà de quoi donner une idée du ton qui domine Pan: tranchant, loufoque, résigné face à l'absurdité d'une situation dont on croit constamment - à tort - qu'elle ne peut pas empirer. L'humour très réussi de Décarie résulte en grande partie de la déchéance toujours renouvelée du narrateur.

Celui-ci mène une existence de Sisyphe sans gloire ni rachat. Il se tirera un coup de balle dans le pied - littéralement. C'est là le double sens du titre Pan, lequel se réfère à la fois au bruit sec des coups de feu qui ponctuent le roman et, bien sûr, au dieu grec de la foule hystérique (comme la foule de manifestants qui affrontent la police devant la buanderie).

Pan, c'est une mythologie désacralisée. C'est un aveu au rire jaune de la fragilité humaine: "Ils savaient pas comme ça pouvait fondre rapidement, une psyché, un "moi", dit le narrateur de lui-même.

Irrévéréncieux et bigarré, ce roman ne plaira pas à tout le monde. C'est dommage.

Pan de David Décarie

Michael_Bruce@brown.edu

Catégorie : Arts et culture
Sujet(s) uniforme(s) : Littérature et livres
Taille : Moyen, 641 mots

© 2006 L'Acadie Nouvelle. Tous droits réservés.

Doc. : news-20060318-AN-0075

Ce matériel est protégé par les droits d'auteur. Tous droits réservés. © 2001
CEDROM-SNi